



Il s'approchait d'elle de manière à froisser sa robe. — Page 46, col. 2.

Il existe des ruelles et des passages entre Shoreditch et Church-street, tout près du chemin de fer, à l'est de Brick-lane, qu'une personne prudente ne traverserait pas en plein jour avec une chaîne d'or à son gilet.

Un passage sinueux conduit des environs de Church-street à Hackney-Road; il se compose de plusieurs rues ignobles habitées par les plus pauvres parmi les plus pauvres, les plus sales parmi les plus sales, et les plus dépravés parmi les plus dépravés.

Nous défions n'importe quelle ville de la surface du globe de produire un quartier égal en vices, en malpropreté, en misère.

La *Maison-Noire* était une taverne de bas étage située dans Brick-lane, à peu de distance de l'endroit où le chemin de fer traverse la rue.

Le parloir de la *Maison-Noire* était aussi sale, aussi repoussant que possible; le gaz avait formé de grands ronds noirs au plafond; autour des tables s'asséyaient sur des escabeaux incomplets des gens de mauvaise mine qui consumaient principalement du tabac et des liqueurs fortes; l'atmosphère était chargée d'une fumée âcre et épaisse.

Markham se trouvait honteux d'avoir pénétré dans cet antre au milieu de pareils consommateurs; mais il se consolait en pensant que ces gens ne le connaissaient pas et ne savaient pas ce qu'il venait faire en ce lieu, et comme personne ne fit attention à lui, il alla s'asseoir dans le coin le plus reculé de la salle et secoua bientôt l'espèce de gêne qu'il avait éprouvée en entrant.

Après s'être assuré par un coup d'œil rapide que le résurrectionniste n'était pas là, Richard demanda un verre de gin, une carafe d'eau, et se décida à attendre patiemment l'entrée de l'avidé coquin.

Il arriva par degrés à certaines réflexions qui ne s'étaient jamais présentées à son esprit: il allait acheter le silence d'un misérable qui avait osé le menacer de lui faire perdre l'estime d'une famille à laquelle il tenait tant.

Nous avons dit ailleurs que Markham était un jeune homme d'honneur, animé des sentiments les plus loyaux et les plus scrupuleux. Il ne pouvait pas se dissimuler plus longtemps qu'il éprouvait un attachement profond pour la signora Isabelle, et il se flattait aussi qu'elle ne le voyait pas sans plaisir.

Sa passion d'un moment pour madame Arlington s'était éteinte avec la réflexion, et il comprenait maintenant toute la différence qui existe entre une flamme éphémère, produite seulement par la beauté physique, et qui n'est soutenue par aucune considération morale, et l'affection chaste, pure et sacrée qu'il éprouvait pour Isabelle.

Depuis sa sortie de prison, il ne s'était jamais informé de Diana et encore moins avait-il cherché à la voir; il ne savait pas où elle était ni ce qui lui était advenu, et son cœur avait perdu toute inclination pour elle.

Il se demandait maintenant s'il était honorable de cacher plus longtemps les malheurs de sa vie à celle dont il voulait conserver la pure affection, dont il n'aurait pas voulu perdre la confiance ni sacrifier la paix intérieure à sa passion et à son intérêt.

Il n'avait pas encore répondu à ces questions qu'il se posait à lui-même quand il fut tiré de ses rêveries par le son d'une voix venant de l'autre bout de la chambre et qu'il lui sembla reconnaître.

Regardant dans cette direction, il reconnut bientôt Talkot, le vulgaire et pacifique compagnon de sir Rupert Harborough et de M. Chichester.

Mais comme il était changé! Cet homme autrefois si charitable semblait à présent demander la charité aux autres; son chapeau, qui avait été primitivement un castor de grand prix, était si râpé, qu'il n'eût certes pas été acheté dans une vente à l'encan, quand même elle eût été poussée par le fameux Georges Robins lui-même; son habit était troué aux coudes, et ses chaussures

éculées et percées. De plus, comme il ne possédait pas un seul penny, il s'en rapportait à la générosité des habitués de la *Maison-Noire* pour obtenir un peu d'eau-de-vie et de nourriture.

BERNARD DEROSNE.

*La suite au prochain numéro.*

## LE NEVEU DE MA TANTE

PAR CHARLES DICKENS.

### SUITE

La nappe ayant été enlevée, Jeannette aida ma tante à arranger ses cheveux, à mettre sa coiffe de nuit et à faire l'espèce de toilette habituelle qui précédait son coucher. Son autre habitude invariable était de prendre un verre de vin blanc chaud trempé d'eau et sucré, dans lequel elle mouillait quelques rôties de pain. Ce lut moi qui lui préparai cette libation domestique, et pendant qu'elle la dégustait, je m'assis en face d'elle pour lui tenir compagnie.

— Eh bien! Trot, me dit-elle en me contemplant de son regard le plus bienveillant. que pensez-vous de mon idée sur l'état de *proctor*?

— J'y ai beaucoup pensé, ma chère tante, et j'en ai beaucoup causé avec Steerforth; c'est une idée qui me sourit on ne peut davantage.

— Allons, répondit-elle, cela me fait plaisir.

— Je ne vois qu'une difficulté, ma tante.

— Voyons, quelle est-elle?

— Je voudrais savoir, ma tante, si cette profession privilégiée, il ne serait pas très-désavantageux de vouloir y entrer.

— Il en coûtera, pour vous faire admettre comme stagiaire chez un *proctor*, la somme de mille livres sterling (25,000 fr.).

— Eh bien! ma chère tante, c'est là ce qui me préoccupe et m'inquiète, repris-je en rap-